



DEBOUT

DEVANT
SES AGRESSEURS

Fait vécu

LE COMBAT ET LE TRIOMPHE DE
GUYLAINE LEBREUX

LES ÉDITIONS JCL 

DEBOUT
DEVANT
SES AGRESSEURS

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives
nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Guylaine Lebreux, 1967- , auteure

Debout devant ses agresseurs / Guylaine Lebreux

ISBN 978-2-89431-648-1

1. Lebreux, Guylaine, 1967- . 2. Procès (Abus sexuels à l'égard des enfants) – Québec (Province). 3. Enfants victimes d'abus sexuels devenus adultes – Québec (Province) - Biographies

I. Titre.

HV6570.4.C3L42 2018 362.76'4092 C2018-941829-X

© 2018 Les éditions JCL

Photo de la couverture : Graphe studio

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITIONS JCL

jcl.qc.ca

Distribution au Canada et aux États-Unis

MESSAGERIES ADP

messaging-adp.com

Distribution en France et autres pays européens

DNM

librairieduquebec.fr

Distribution en Suisse

SERVIDIS/TRANSAT

servidis.ch



Suivez Les éditions JCL sur Facebook.

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2018

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale de France

GUYLAINE LEBREUX

DEBOUT
DEVANT
SES AGRESSEURS

LES ÉDITIONS JCL 

Je viens d'une petite ville de la Gaspésie, qui est située au Québec. Son nom est Grande-Rivière. Ma mère s'est mariée à l'âge de seize ans avec mon père, de deux ans son aîné. Ce sont leurs parents qui en ont décidé ainsi. Lui était pêcheur et elle... je ne sais pas. Je crois qu'ils devaient se marier, car elle était enceinte de mon frère aîné. Deux années et demie plus tard, je suis arrivée.

Mes parents, mon frère et moi demeurions dans une petite maison, non loin des deux familles d'origine. Encore deux années et demie plus tard, ils se sont séparés et, ensuite, ils ont divorcé. Chaque famille blâmait l'autre. Ce n'était pas un climat familial très sain et très équilibré. Chaque famille vivait probablement des difficultés qu'elles seules connaissaient. De surcroît, je ne pense pas qu'on retrouvait beaucoup d'amour dans notre foyer. Je suis persuadée que nos parents nous aimaient, mais à leur façon, qui était très malhabile.

À la suite de la séparation de mes parents, mon frère et moi avons déménagé avec mon père chez ses parents, soit nos grands-parents paternels. Quant à ma mère, elle est partie vivre dans la grande ville de Montréal, à près de mille kilomètres de nous. Je ne

me souviens pas de m'être ennuyée d'elle ni d'avoir demandé pour elle. Tout ce que je sais, du plus loin que je me souviens, c'est que j'ai appelé ma grand-mère paternelle «m'man» et mon grand-père paternel «p'père», car ce sont les seuls qui symbolisaient des figures parentales. J'ai toujours appelé ma mère et mon père par leur prénom. Je suppose que j'avais compris très tôt que ce n'était pas eux qui prenaient soin de nous.

Avec mes grands-parents paternels et leurs enfants, nous vivions dans un petit bungalow. Il y avait quatre chambres, soit une pour les filles, une pour les garçons, une pour mon père et une pour mes grands-parents. En plus des chambres, il y avait une cuisine, une salle à manger, une entrée, un boudoir et un salon.

Au milieu des années 1970, plusieurs personnes vivaient sous ce même toit, chez ce que j'appelais chez nous. Il y avait bien sûr mes grands-parents et leurs enfants. Ils en ont eu treize exactement.

Un de leur fils est décédé très jeune (je ne l'ai pas connu), un autre demeurait à Montréal, quatre autres étaient mariés. Le reste habitait dans cette maison. Au fil des années, d'autres sont partis vivre ailleurs. Quand j'avais sept ou huit ans, sept de leurs enfants vivaient avec eux en plus de mon frère et moi. Je dois mentionner qu'étant donné que cette famille était tricotée serrée et très soudée (encore aujourd'hui; enfin, je crois), les enfants qui ne vivaient plus dans la maison familiale revenaient régulièrement avec

leurs conjoints et plus tard avec leurs enfants visiter la famille. Donc, la maison était souvent bondée de monde. Ma sœur est arrivée un an ou deux plus tard.

Lorsque j'ai eu assez de recul pour mieux comprendre cette dynamique familiale, j'ai réalisé que tous les membres de la famille se régulaient mutuellement. Les parents n'avaient pas souvent à intervenir, car toutes et tous connaissaient les règles implicites et explicites à suivre, et les plus vieux veillaient à ce que les plus jeunes les respectent minutieusement. Tout le monde donnait des ordres à tout le monde.

Comme enfant, j'avais beaucoup de difficulté à comprendre, mais je tentais de suivre le courant pour être le plus invisible possible. Il m'est arrivé de contester parce que c'était trop pour moi. Je criais ce que je voulais dire et je me taisais aussitôt. Ensuite, j'allais dans ma chambre pour me faire oublier et je revenais comme si rien ne s'était passé. C'était plutôt rare, ces occasions. Je crois que je tentais de prendre une place, mais je reculai rapidement pour reprendre mon rôle de bouc émissaire et d'enfant invisible. Je connaissais ma place, mais, dans mon for intérieur, je ne la voulais pas. J'en voulais une plus agréable et confortable, comme n'importe quel autre enfant.

Ma grand-mère travaillait à l'extérieur de la maison en plus de s'occuper de ses treize enfants et de nous, ses petits-enfants. Elle commençait sa journée vers cinq heures le matin pour préparer le dîner et faire un peu de ménage. Quand nous nous levions quelques

heures plus tard, elle devait préparer le déjeuner et, ensuite, nous envoyer à l'école. Puis elle allait travailler chez un traiteur à faire des pizzas. La plupart du temps, ses journées se terminaient vers minuit. Elle travaillait très fort. C'était d'ailleurs une valeur qu'elle prônait : le travail. Les femmes devaient veiller à ce que l'intérieur de la maison soit propre et à ce que les repas soient préparés et mis sur la table, et elles devaient s'occuper du linge et répondre aux besoins des hommes. En plus, il fallait qu'elles pensent à avoir un travail à l'extérieur. C'était mon destin de femme qui était promu par ma grand-mère.

Mais je ne suis pas certaine qu'elle désirait quoi que ce soit pour moi, car je n'ai jamais senti aucun espoir à mon égard. Je ne sais même pas si elle me voyait devenir une adulte avec du potentiel. J'étais dans sa famille parce que mon père lui en avait fait la demande. Je n'étais pas une de ses filles, j'étais la fille de son fils. D'ailleurs, souvent, elle me criait que j'étais pareille comme ma mère, que je ne ferais rien de bon dans la vie parce que j'étais une bonne à rien comme ma mère. Elle a proféré bien d'autres insultes à mon égard. Elles voulaient toutes dire la même chose, soit que je ne pourrais pas aller loin dans la vie. Je crois qu'elle me tolérait dans la famille, sans plus.

Pour moi, ma grand-mère paternelle était ce que j'appelle «la reine de la ruche». Elle était la grande responsable de la cohésion familiale. En fait, elle semblait parfois soumise à mon grand-père, mais, en réalité, elle décidait de presque tout. Elle entendait tout, elle veillait sur tout, elle réglait presque

tout. C'était une femme qui régnait sur son territoire, qui était sa famille. Personne ne pouvait faire du mal à aucun membre de sa famille parce qu'elle les défendait corps et âme, surtout ses garçons. Elle les protégeait comme la prunelle de ses yeux. Quand un d'entre eux avait des comportements plus délinquants ou dérangeants, elle s'arrangeait pour que cela ne paraisse pas trop dans la petite ville. Il fallait que l'image de la famille soit préservée. Officiellement, on reconnaissait mon grand-père comme le chef, mais, en réalité, c'était ma grand-mère qui était aux commandes.

Objectivement, j'ai rarement vu une personne aussi à l'affût de son environnement. Elle savait tout ce qui se passait avec ses enfants et son mari. Par exemple, quand un de ses fils rentrait aux petites heures de la nuit, elle n'avait qu'à entendre la porte et deux ou trois pas pour reconnaître son garçon. Elle le nommait par son prénom et le sommait d'aller se coucher. Elle surveillait tout. Je pense qu'aujourd'hui on la surnommerait «la machine». Elle était vraiment incroyable dans son rôle de chef de clan.

Mon grand-père était, quant à lui, régulièrement à l'extérieur de la maison. Il avait son propre bateau de pêche. Il pêchait principalement le homard. Nous n'étions pas très riches, mais nos besoins primaires (nourriture, logis, habillement, etc.) étaient comblés. C'était lui le pourvoyeur principal de la famille, et ce, même si ma grand-mère avait un emploi à l'extérieur. Mon grand-père aimait son métier et il était

un bon pêcheur. D'ailleurs, il a transmis sa passion à certains de ses garçons, dont mon père, qui était le préféré de ses enfants.

Toutefois, il buvait beaucoup d'alcool. Juste pour vous donner un exemple de sa dépendance, je me souviens qu'il plaçait sur le comptoir, le soir avant d'aller se coucher, une bouteille de bière ouverte, et le lendemain matin, la première chose qu'il se mettait dans le ventre était le contenu de cette bouteille.

Durant la période de pêche, il se levait vers trois heures du matin et ne revenait que vers dix heures et demie ou onze heures. Tout le reste de la journée, il s'occupait de son bateau ou il était dans son garage. C'était une petite bâtisse à l'arrière de la maison.

Ma grand-mère s'occupait des enfants et de l'intérieur de la maison. Elle exigeait que ses filles l'aident aux tâches ménagères, tandis que les hommes de la famille s'occupaient de l'extérieur ou ne faisaient rien. Quand un garçon était en âge de travailler à l'extérieur, il revenait du travail et les filles de la maison le servaient comme des servantes parce que, soi-disant, il avait travaillé très fort. Je me souviens que mon grand-père avait sa place à un bout de la table et l'autre bout était réservé à un homme. Les femmes s'assoiaient tout autour quand elles ne faisaient pas la vaisselle ou toute autre tâche domestique.

Il m'est déjà arrivé de m'asseoir au bout de la table, à la place des garçons. Ma grand-mère me demandait (ou plutôt me sommait) de m'asseoir à une autre place, surtout quand un homme rentrait pour manger. Souvent, je ne voulais pas, et ce, même si l'homme

en question me prenait par le bras pour me tirer hors de la chaise et que ma grand-mère m'ordonnait en criant d'aller m'asseoir ailleurs. J'avoue que j'étais un peu têtue. Je ne voulais pas céder ma place. En fait, je ne comprenais pas pourquoi je devais m'asseoir ailleurs alors qu'eux auraient pu s'asseoir sur une autre chaise. Je tentais de garder ma position, mais la plupart du temps j'étais contrainte à m'asseoir à une autre place parce que le garçon était plus fort que moi.

Mes tantes et mes oncles, enfants de mes grands-parents, étaient très proches les uns des autres, du moins en apparence. Certains avaient des secrets qui ne pouvaient pas être divulgués parce qu'il y aurait eu destruction de la famille. Il m'est difficile de qualifier comment ils me traitaient. Parfois, ils étaient gentils avec moi et, parfois, ils me traitaient comme si je n'étais rien ou un simple pion à qui on pouvait faire faire et dire ce qu'on voulait.

Une chose est certaine, c'est qu'il ne me considérait pas comme un être humain. Je ne me sentais pas respectée. Ils pouvaient être méchants avec moi sans se faire reprendre. J'ai rarement senti que j'étais protégée sauf par une de mes tantes. Elle-même vivait de grandes difficultés et elle me protégeait du mieux qu'elle pouvait. Parfois, elle me faisait des petites surprises ou me prêtait un de ses effets personnels que j'aimais beaucoup. Elle avait peu de biens, mais elle les partageait avec moi. Je lui en serai éternellement reconnaissante même si elle a coupé contact avec moi quand ma sœur et moi avons porté plainte contre ses frères pour agression sexuelle. Ils

ont été arrêtés en 2010 et elle a décidé de se ranger du côté de sa famille. Je peux comprendre, mais cela me chagrine pour moi et pour elle.

Chez les Lebreux, je me sentais un peu comme le mouton noir de la famille. J'avais l'impression de vivre continuellement du rejet : celui lié à la séparation de mes parents puis au départ de ma mère, celui lié au fait que mes grands-parents ne faisaient que me tolérer dans leur famille parce que j'étais la fille de leur fils aîné, et celui lié à l'indifférence de mon père. Quand je me remémore mon enfance, je constate que j'ai été maltraitée, violentée et négligée. Il n'y a pas un enfant sur terre qui mérite de vivre tant de tristesse.

Mon père, quand j'étais petite, s'il n'était pas à la pêche, il était avec son père dans le garage ou à l'hôtel à boire et à dépenser son argent. Je me souviens de quelques dimanches où nous étions, mon frère et moi, dans sa camionnette à l'attendre le temps qu'il finisse de boire à l'hôtel du village avec ses amis.

Mon père ne nous disait jamais «je t'aime». Souvent, il nous donnait, à tour de rôle, un sac de sous quand il revenait d'un grand et long voyage de pêche. Je crois que c'était sa façon à lui de nous montrer son amour.

D'autres membres de la famille pouvaient me dénigrer et me rejeter. Il est arrivé que certains de mes oncles et tantes me disent que je n'étais pas la bienvenue dans la famille, que je les dérangeais, que je prenais trop de place, qu'ils seraient plus heureux si nous n'étions pas là, etc. En plus, il n'était pas

rare que je reçoive une claque à l'arrière de la tête et qu'on me donne la fessée. J'ai aussi vu d'autres enfants de la famille recevoir des taloches. Toutefois, je trouvais que mon tour arrivait souvent. Je voulais juste être aimée par ma famille. Je voulais être un enfant ordinaire vivant une vie d'enfant. Cela n'a pas été ma situation.

Il est important de comprendre que pendant longtemps, mes deux familles, paternelle et maternelle, se sont déchirées et querellées constamment. Si j'en crois certains, mon père est déjà allé chez mes grands-parents maternels, alors que j'y étais en visite avec ma mère, pour nous voler à elle. Lors de cet événement, il semblerait qu'il courait pieds nus en plein hiver pour nous ramener chez ses parents, à quelques kilomètres de ma famille maternelle. Il semblerait aussi que je n'avais qu'une petite couverture pour me couvrir.

D'autres événements pathétiques sont arrivés. Toujours selon certains, ma grand-mère paternelle aurait déjà battu ma mère dans sa maison. Chacune de leur côté, les familles ne manquaient pas une occasion pour dénigrer mon parent qui ne faisait pas partie des leurs.

Je me souviens qu'à l'âge de onze ou douze ans, je tentais déjà d'expliquer à mes deux familles que chacun des parents avait ses torts et que je ne voulais pas me mêler de leur vie. Tous continuaient quand même à déblatérer des absurdités sur l'un ou l'autre de mes parents. Je mettais mes énergies à penser à autre chose pour essayer de ne pas les entendre.

Aujourd'hui, je réalise que j'avais la bonne attitude pour me protéger, mais autrefois, je ne le savais pas. Je réagissais par instinct de survie.

Du côté de ma mère, ce n'était guère plus reluisant. Ma grand-mère maternelle était employée à l'usine de crabe durant la saison et s'occupait du mieux qu'elle pouvait de ses enfants. Elle aussi travaillait très fort. Par ailleurs, elle avait la même dépendance que mon grand-père paternel ; elle aimait beaucoup boire. Le vin Cuvée Saint Georges et la bière étaient ses boissons favorites, selon mes souvenirs.

La dynamique familiale des deux parentés se ressemblait sur quelques points. Les deux familles étaient très traditionnelles, même si parfois les hommes pouvaient faire des tâches peu conventionnelles. De plus, c'était la responsabilité et le rôle de la femme de s'occuper du bien-être de la famille et de voir à son bon fonctionnement. Enfin, il y avait au moins un parent qui était alcoolique dans chacune des familles. Cette problématique a teinté la dynamique familiale. Dans les deux familles, aucun enfant n'était respecté, surtout nous, les enfants de mon père et de ma mère.

Le dimanche, quand j'allais visiter ma famille maternelle, ma grand-mère m'envoyait souvent chercher de la bière au dépanneur. Elle me disait en catimini, pour ne pas que mon grand-père l'entende : « Va chercher quatre p'tites bières. » Il n'était pas question que je lui dise non. Je pense même que tous les petits enfants ont eu, à un moment donné ou à un autre, cette corvée à faire.

À leur maison, je m'assoiais dans la cuisine afin de discuter avec ma grand-mère ou dans le salon pour écouter la télévision. Dans la cuisine, la reine du foyer s'occupait de ses chaudrons tout en buvant sa bière ou son vin. Dans le salon, mon grand-père était souvent assis sur le divan. Il était presque sourd, mais me voyait très bien. D'ailleurs, c'était souvent les dimanches, quand ma grand-mère était absente, que je me faisais agresser sexuellement.

Chaque fois que ma mère descendait de Montréal, soit une fois ou deux par année, mon frère, ma sœur et moi allions passer du temps avec elle, chez nos grands-parents maternels. Ma grand-mère n'était pas toujours contente de me voir, car parfois elle me disait : « Laissez votre mère tranquille, allez-vous-en ! » Encore là, je vivais du rejet.

Mon grand-père ne me parlait presque pas. Il attendait l'occasion de m'amener dans les marches de l'escalier pour m'agresser. Il me touchait les seins à l'extérieur et l'intérieur de mon chandail, mais surtout, il mettait ses grosses mains dans mes pantalons. Quand cela arrivait, il n'y avait pas beaucoup de gens dans la maison. Je me souviens d'une fois où il m'a agressée pendant que ma sœur était assise non loin, sur un fauteuil dans le salon. Je devais garder le silence. Aujourd'hui, quand je me ferme les yeux, je revois clairement cette scène.

Quand ma mère venait à Grande-Rivière, nous devions la partager avec sa famille, ses amis et d'autres personnes que je ne connaissais pas. Souvent, plusieurs se réunissaient dans la maison familiale

pour faire la fête. Alcool et autres substances toxiques faisaient partie des célébrations. Plus tard, dans la soirée, tout le monde, y compris ma mère, partait fêter ailleurs. Nous nous ramassions souvent avec le grand-père qui dormait dans le salon et la grand-mère qui, lorsqu'elle tenait encore debout, faisait de la nourriture, soit de la soupe ou du pain. Quand elle était trop avancée en boisson, elle se couchait et nous demandait de lui faire un sandwich pas *toasté* aux tomates, avec de la mayonnaise et beaucoup de poivre.

Quand je réussissais à rester éveillée, j'attendais ma mère jusqu'aux petites heures de la nuit. J'allais parfois me coucher dans le lit de notre oncle, le plus jeune, car c'était dans ce lit qu'elle dormait la plupart du temps. Ce n'était pas rare que celui-ci rentre avant les autres. Il se couchait avec moi et mettait ses mains en dessous de ma jaquette. Je faisais semblant de dormir en souhaitant que ce ne soit pas très long.

Durant ces pénibles moments, je vivais beaucoup d'impuissance et de désarroi... Je voulais juste que tout s'arrête, que ma mère arrive pour faire cesser ces gestes. Effectivement, quand elle venait se coucher, je me collais sur elle et je pouvais enfin dormir tranquillement.

Ma mère était contente de nous voir et de nous avoir avec elle. Souvent, nous passions du temps ensemble le matin quand elle se levait ou le dimanche après-midi quand nous pouvions l'accompagner au Dragger, un resto-bar situé à Percé, à vingt minutes de notre petite ville. J'aimais être avec elle parce

que c'était ma mère. Elle était gentille et pleine d'attentions quand elle passait du temps avec nous. Toutefois, je ne la voyais pas souvent. Je lui en voulais de ne pas passer plus de temps avec nous quand elle venait en Gaspésie. Par contre, plus tard, je me suis rendu compte que ma mère n'arrivait pas à être plus présente et qu'elle ne pouvait pas s'occuper de nous parce qu'elle n'avait pas les capacités pour être une mère attentionnée, présente et protectrice, tout comme mon père.

À partir du moment où j'ai compris ce fait, j'ai arrêté d'en vouloir à mes parents de ne pas avoir joué adéquatement leur rôle avec moi. J'ai commencé à les percevoir comme des personnes ordinaires, non comme mes parents. Quand j'ai réussi à faire le deuil du parent idéal, j'ai pu avoir une relation plus détachée avec eux et mieux comprendre ce qu'ils étaient réellement. Mes attentes face à eux se sont radicalement modifiées. Elles sont devenues très différentes. Mes parents ne pouvaient plus me décevoir, car je ne les voyais plus de cette façon. Ce constat m'a énormément aidée dans mon cheminement personnel. Je n'étais plus en manque de mes parents. Je n'avais plus à courir après des parents absents.

2

Malgré les difficultés que je vivais à l'intérieur des deux familles, j'ai eu de très bons moments lors de mon enfance et de mon adolescence.

Pour moi, l'école symbolisait pause, repos et répit. À l'école, je ne me faisais pas agresser sexuellement. Je pouvais un peu respirer. Je n'étais pas la fille la plus bavarde et la plus extravertie. J'étais plutôt renfermée sur moi-même, telle une moule qui demeure dans son coin. Toutefois, j'avais quand même des amis. Il faut dire qu'on se connaissait toutes et tous ; personne ne pouvait passer inaperçu. J'habitais dans une toute petite ville de la Gaspésie.

Je me souviens qu'en deuxième année, on faisait des équipes pour jouer à cache-cache et la *gang* m'avait choisie comme chef des filles. Celui qui était le chef des gars était mon cousin, Daniel. C'est un beau souvenir. Je pense que l'école m'a permis d'entretenir la minuscule petite flamme de vie qui restait en moi à cette époque et jusqu'à l'adolescence.

Néanmoins, il y a eu deux petites ombres au tableau dans le milieu scolaire. Il m'est arrivé une fois de sentir sur moi le regard trop persistant, à connotation sexuelle, d'un enseignant d'éducation

physique. J'étais au début du secondaire. J'ai alors prétexté avoir mal au ventre et j'ai pu sortir du gymnase. J'étais soulagée. Une autre fois, j'ai dansé au bal avec un enseignant, à la fin du secondaire. Il m'a chuchoté à l'oreille qu'il me trouvait très jolie. Il se collait contre moi et je pouvais sentir son pénis en érection à l'intérieur de son pantalon. Encore là, je me suis excusée pour interrompre la danse et je me suis dirigée vers les toilettes. Ces deux événements n'ont pas été traumatisants en soi, mais ils me confirmaient que je devais toujours faire attention, peu important les personnes que j'avais devant moi.

À la maison, je m'amusais surtout avec ma voisine d'à côté, et ma cousine et voisine d'en face. Nous avons beaucoup ri ensemble. Nous avons aussi fait des expériences agréables et désagréables, comme fumer la cigarette et jouer avec les garçons à se courir après. Pour la cigarette, malheureusement, c'est moi qui avais été l'instigatrice (deux des agresseurs sexuels de mon passé m'avaient antérieurement initiée à ce vice). Quelques années plus tard, nous jouions de temps à autre avec les gars du voisinage, entre autres mon cousin et son ami.

Au fil des années, il y a eu d'autres personnes qui se sont ajoutées à notre petite troupe. La plupart du temps, nous, notre «petite» *gang* de filles, allions à la plage pour nous baigner et jouer toute la journée. Ce sont de très beaux souvenirs. Je me souviens qu'à quelques reprises, on se réunissait suite à un orage pour aller à la plage et nager dans les vagues. Elles étaient énormes après un orage. C'était magique comme moment.

Au début de l'adolescence, je m'étais fait une amie avec qui je passais beaucoup de temps. Avec ses parents et sa fratrie, elle a déménagé près de notre maison et nous sommes devenues rapidement des amies. Elle était d'une ou deux années ma cadette. Elle avait un frère qui avait mon âge et un plus jeune frère. J'étais bien quand nous étions ensemble. Elle a été ma meilleure amie jusqu'à ce que je commence à sortir avec Steeve, mon premier amour. Elle a joué un rôle important dans ma vie parce que c'était une vraie bonne amie ; elle ne portait aucun jugement et elle était très gentille.

À la fin de mon école primaire, les amis avec qui je m'amusais souvent, outre mes deux voisines, étaient une autre cousine, Michelle, et sa cousine à elle, Janick. J'adorais être avec elles. Nous étions toutes les trois du même âge, mais elles étaient beaucoup plus épanouies et extraverties que moi. À l'époque, je voulais secrètement leur ressembler. Je savais que c'était impossible, mais, au moins, elles m'acceptaient comme une d'entre elles sans discrimination. Cela me suffisait amplement. En plus, elles m'invitaient à leurs fêtes et je pouvais de temps à autre, quand ma grand-mère me le permettait, passer quelques heures seule avec elles. Michelle était la fille du frère cadet de ma grand-mère. C'était pour cette raison que j'avais parfois une permission spéciale d'aller la voir.

Ma grand-mère m'inscrivait à un camp d'été, le Camp Bellefeuille. La durée du camp était de deux semaines. C'était mon père qui payait cette dépense. Lors des deux dernières années où j'ai été admissible

à ce camp, j'étais avec mes deux amies durant deux semaines entières. J'étais la fille la plus heureuse du monde ! J'avais dix et onze ans. En plus de m'avoir permis de passer plus de temps avec mes amies, ce camp m'a fait vivre des moments magiques. Pendant deux semaines, je n'avais pas à me méfier de mes oncles. Je pouvais dormir et m'amuser en toute quiétude ou presque. Wow, c'était extraordinaire !

Je dois dire également que ma grand-mère mettait en cachette dans ma valise des bonbons ; j'étais réellement aux anges. J'étais très contente que ma grand-mère me donne une attention particulière de la sorte. Je me disais, dans ces moments, qu'au final, elle devait m'aimer un peu.

À ce camp, j'ai vécu avec mes amies et les autres enfants des expériences incroyables. Un souvenir me fait sourire quand j'y repense : c'est la fois où nous avons dérangé le repos de l'après-midi. Tous les campeurs devaient se reposer quelques heures l'après-midi dans leur chalet respectif. Michelle, Janick et moi étions dans le même chalet. Cette journée-là, nous avons décidé de nous amuser, car nous n'étions pas fatiguées. Rapidement, l'animatrice nous a expulsées et nous a fait faire du « piquet ». Cela consistait à demeurer debout sans bouger à l'extérieur pendant un certain temps. Elle nous avait installées sur trois points différents d'une ligne droite. Nous étions assez loin l'une de l'autre, mais nous pouvions nous parler et communiquer ensemble. Nous avons eu beaucoup de plaisir. En fait, cette punition avait été pour nous un jeu. Par contre, nous avons gardé ce petit secret entre nous.

Durant le même été, avec d'autres amies du camp, nous avons décidé de jouer un tour à l'animateur du camp des garçons. Leur chalet se situait en diagonale du nôtre. Chaque soir, lorsque nous étions couchées, les animateurs de chaque campement devaient se rendre au camp principal pour la réunion journalière. Nous avons attendu plusieurs minutes après que notre animatrice soit partie pour, ensuite, concrétiser notre mauvais coup. Nous nous sommes levées et avons pris un pot de crème Noxzema. Nous sommes sorties de notre chalet en courant. Une de la *gang* a fait pénétrer la poignée de la porte du camp des garçons dans le pot de crème. Ensuite, nous sommes reparties en courant vers notre camp. Nous nous sommes couchées en ayant de petits rires.

Quand l'animatrice du camp est entrée, elle parlait très fort pour qu'on puisse bien l'entendre. Elle ne semblait pas très fière de nous. Elle semblait même un peu fâchée. Elle a su presque immédiatement que Michelle, Janick et moi étions les initiatrices de ce coup. Nous sommes sorties et nous avons fait, encore une fois, du « piquet ». L'animateur qui s'était mis la main sur la poignée enduite de crème était également présent. Il n'était pas très content. Il nous a donné d'autres conséquences, par exemple compter le nombre de pas entre les poteaux du jeu de fer. Nous avons fait les guignols quelques instants, mais au bout d'un moment, nous avons hâte d'aller nous coucher. Les animateurs le savaient et ils nous ont gardées un peu plus longtemps que d'habitude. Nous avons compris la leçon. Nous n'avons plus dérangé ni fait de mauvais coups durant les

dernières journées du camp. Toutefois, nous étions fières de nous, car nous nous étions réellement amusées. Personne n'a souffert de notre comportement, juste peut-être un peu notre orgueil au dernier «piquetage».

À ce camp, j'ai vécu une étape cruciale dans ma vie, soit celui de mon premier doux baiser. En plus, le garçon qui a été mon premier ami de cœur était perçu comme un très beau garçon. Les autres jeunes filles m'enviaient beaucoup qu'il m'ait choisie comme petite amie. J'étais, encore là, assez fière de moi. Quand le temps fut venu, Luc, mon petit ami, et moi nous sommes donné un baiser sur la bouche et, ensuite, je suis partie en courant vers mon chalet parce que j'étais gênée. Nous avons raconté à tout le monde que nous avions sorti la langue pour le baiser, mais c'était faux. C'était notre petit secret, à Luc et moi.

Je pense qu'il a été le premier garçon avec qui je me suis sentie bien. Je n'en avais pas peur et je ne me sentais pas menacée par son comportement. Je n'avais que onze ans à l'époque. J'étais excessivement craintive des garçons et des hommes. Je ne voulais pas que tout ce qui était du genre masculin m'approche. J'avais toujours une peur de me faire agresser sexuellement. Avec Luc, c'était différent, je l'aimais bien et je me sentais en sécurité. Nous étions deux vrais jeunes préados.

Chaque fois que les parents venaient chercher les enfants à la fin des deux semaines de camp, j'étais triste. Je quittais une vie qui me plaisait. À cet endroit,

les adultes étaient gentils et j'étais considérée comme une petite fille ordinaire. Je vivais des expériences agréables et stimulantes. Surtout, durant ces deux semaines, je me sentais en sécurité et je dormais bien.

Le reste de l'année, dans ma famille, j'étais toujours aux aguets, méfiante. J'avais peur et je devais faire en sorte de ne pas trop faire de vagues et passer inaperçue pour éviter les maltraitances et les violences.

Malgré le rejet qu'elle me faisait vivre, ma grand-mère pouvait avoir des intentions et des actions très généreuses à mon égard. Elle m'a fait un très beau cadeau à mes dix ans, soit celui de m'inscrire au patinage artistique. En plus, elle m'avait fait faire une robe chez la couturière de Grande-Rivière. J'étais tellement fière !

Je pense qu'elle m'a inscrite parce qu'il me fallait une activité et que la fille de sa sœur, ma tante Simone, était inscrite au patinage artistique. En plus, cette dernière faisait partie de l'organisation de ce club, donc j'étais surveillée en tout temps. Pour moi, l'important était que je me sente bien quand j'allais à mes pratiques. Je pouvais faire semblant d'être un enfant ordinaire. Je pouvais également trouver de la gratification, des encouragements et des félicitations de temps à autre de la part des adultes.

J'ai aimé faire partie de ce club parce que je trouvais un semblant de parcelle de vie. Je n'étais pas très douée, mais je persévérais pour évoluer dans ce sport. J'ai pu rapidement enseigner à de plus jeunes patineuses. Cela me valorisait énormément. J'étais meilleure professeure qu'élève. Je pouvais créer de

beaux solos ou de belles chorégraphies. Quand une ou un de mes collègues de patinage me demandait de l'aide pour mettre sur pied une chorégraphie, j'avais l'impression d'être compétente dans un domaine. Je me sentais honorée de ces demandes, mais sans en faire état. Je voulais préserver l'image que j'avais créée tout au long de mes jeunes années.

Personne ne savait ce que je vivais dans ma famille et c'était bien ainsi. Je ne voulais pas me confier à quelqu'un et risquer de ne pas être crue. Je désirais passer inaperçue pour ne pas que quelqu'un découvre mon secret. Par contre, je savais que je devais parler ; ma petite voix à l'intérieur me disait, me hurlait plutôt, de le dire et de dénoncer ces personnes. Jusqu'à ce que je déménage à Sherbrooke, en août 1985, j'entendais dans ma tête ma voix hurler pour que je dénonce les violences sexuelles que je vivais, mais aucun son ne pouvait sortir de ma bouche.

Comment une femme a fait condamner quatre membres de sa propre famille

Toute jeune, Guylaine Lebreux est agressée sexuellement à répétition par des membres de sa parenté. Ces horribles abus la privent dès lors d'une enfance harmonieuse et lui laissent des séquelles inimaginables qui la hanteront longtemps, ayant sérieusement entravé le développement de son estime personnelle.

Après avoir courageusement dénoncé ses agresseurs plusieurs années plus tard, la victime réussit, au terme d'interminables procédures judiciaires, à les faire mettre derrière les barreaux. Mais son parcours ne se termine pas ainsi : afin de faire entièrement la paix avec le passé, elle poursuit toujours les quatre hommes qui ont commis l'indicible.

Ce témoignage est le récit d'une petite fille brisée et détruite par les terribles sévices que lui ont infligés des gens en position d'autorité et en qui elle avait confiance. C'est aussi le combat d'une adolescente qui se croyait perdue, mais qui a choisi de ne pas se laisser abattre. Enfin, c'est le triomphe d'une femme qui est passée, non sans heurts, de la détresse à la sérénité.

Psychoéducatrice, Guylaine Lebreux se donne la mission d'aider les autres à se sortir de toutes formes de traumatisme. Elle livre ici l'histoire vraie et poignante de la dénonciation de ses bourreaux et de la reconstruction de son identité. Un réel message d'espoir qui touche droit au cœur.

